

XYZ. La revue de la nouvelle

Jésabelle et les ruines fossilisées

Frédéric Durand



Numéro 122, été 2015

Tarot : des destins tout tracés ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78091ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Durand, F. (2015). Jésabelle et les ruines fossilisées. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (122), 63–65.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2015

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

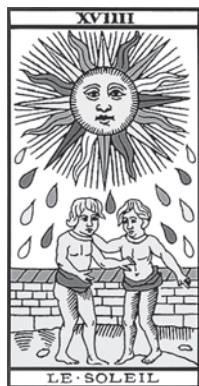
Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Jésabelle et les ruines fossilisées

Frédéric Durand

DÈS QUE Jésabelle Devlaminck descendit du train, elle provoqua la suspicion ou la connivence des villageois. Sa sensualité éperonnait le trouble ou l'envie, malgré une robe blanche qui voilait de sagesse sa silhouette déliée. Les vagues nocturnes de sa longue chevelure l'encreaient d'ailleurs sans appel. Le regard des hommes s'attachait à ses yeux noirs, à son visage ovale, à ses hanches étroites et à sa poitrine qui se pressait contre l'étoffe comme pour mieux les attiser. Les femmes, elles, chuchotaient, fronçaient les sourcils ou... souriaient.



Studio 3321 — Dreamstime.com

Puisqu'il n'était pas question d'autoriser ces hameçons à la retenir, l'étrangère arpenta seule les rues du village, scruta les façades défoncées et les vitres cassées de plusieurs maisons incrustées dans leur abandon. Elle observa les travailleurs saisonniers regagner un motel aux airs de baraquement. Le soir, elle vit certains d'entre eux s'abrutir au bar, tenter de la séduire, se battre, se jalouser et parfois s'aimer. Ils immergeaient leurs tourments dans la bière aigre ; en retour, celle-ci leur imposait des lendemains matraqués qu'ils oubliaient la nuit venue en répétant la veille.

À l'aube, Jésabelle s'enfonça dans la forêt qui voulait l'ombrer. Des moustiques aux formes inhabituelles s'incarnèrent pour elle, tantôt agressifs, tantôt complices. Dommage qu'ils fussent si petits ; sinon, la promeneuse aurait tenté de les chevaucher.

Après combien de minutes de marche dans un décor d'arbres aux branches tourmentées et aux feuillages enchevêtrés Jésabelle découvrit-elle une clairière où s'entassaient des squelettes d'animaux ? On les aurait crus frappés par la foudre, figés pour l'éternité dans leur dernière posture. Au milieu du 63

cimetière enveloppé par la chaleur, un oiseau géant enfonce ses serres dans le sol. Ses orbites vides reflétaient les rayons du matin, qui teintaient de sang le blanc originel. À quelques mètres, on remarquait une forme quasi humaine. De son vivant, l'être en question s'était sans doute déplacé en roulant sur des jambes molles et multiples dont les os avaient eu la propriété de se défaire et de se remboîter à merci. Des masses rectangulaires le flanquaient, hautes d'au moins vingt mètres. « Semblables à rien », se dit la visiteuse. Amalgame dépourvu de tête et de dentition, mais qui pourtant avait vécu jadis.

Nettoyées par les rayons d'un soleil levant déjà calcifié, ces ruines éblouirent Jésabelle malgré leur tristesse. La jeune femme espéra que certains villageois venaient de temps à autre tenir compagnie à la faune paralysée. Quels rituels animaient alors leurs rencontres ? Qui offrait quoi, à qui ? Elle se dévêtit pour permettre aux forces vibratoires du lieu de l'imprégner.

Un homme blond âgé d'une vingtaine d'années surgit à ce moment. Christophe — l'intrus — avait temporairement quitté la ville pour visiter son père. Insomniaque, il s'était levé à l'aube afin d'arpenter la forêt. Il gardait le silence, tout à son étonnement de découvrir cette inconnue dont le corps se fondait dans la blancheur environnante. Cette présence ouvrait une brèche dans la quotidienneté par où la grisaille pouvait s'enfuir. Sans un mot, Jésabelle marcha jusqu'à Christophe. Sa chevelure portait le deuil des animaux disparus. Quand elle posa ses mains sur lui, son toucher l'enchaîna dans un écrin ardent. Elle s'agenouilla dans l'incandescence d'un désir jumeau, déboutonna son pantalon et le prit dans sa bouche. Avec un faible gémissement, son partenaire inclina la tête vers l'arrière, les yeux fermés. Rapidement, parce que le moment n'était pas propice aux longs ébats, elle soutira sa semence, qu'elle recueillit au creux de ses paumes afin de l'étendre sur les ossements et de leur redonner vie.

Mais quels ossements choisir ? La récolte était trop peu abondante pour réanimer un animal de grande taille. Hexagonale, repliée sur elle-même, la tête à l'envers, une petite

forme fossilisée retint son attention. Une fois enduite, elle garda d'abord l'immobilité. Quelques secondes plus tard, toutefois, elle commença à bouger tandis que son pelage se reconstituait et que des yeux inquisiteurs remplissaient ses orbites. Après avoir adressé un regard surpris et reconnaissant au couple, la bête détala.

Christophe demeura figé, pantalons baissés. Jésabelle ne put s'empêcher de laisser échapper un rire moqueur. Puis elle l'embrassa longuement pour partager avec lui leurs goûts emmêlés. Il l'étendit sur le sol afin de savourer son parfum et de lui rendre son plaisir. Le vent du nord, jusque-là l'unique amant de Jésabelle, trouva un rival. C'était scellé : Christophe et Jésabelle ; Jésabelle et Christophe. Le reste pouvait suivre et planter ses éclats lactescents dans l'aveuglement de juin.